

Zeitschrift: Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie

Band: 7 (1917)

Heft: 1

Artikel: Discours de la réformation de l'homme intérieur, où sont établis les véritables fondements des vertus chrétiennes selon la doctrine de St-Augustin

Autor: Jansénius, Cornélius

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Discours

de la

Réformation de l'homme intérieur,

où sont établis les véritables fondements des vertus chrétiennes
selon la doctrine de St-Augustin,

prononcé par

Cornélius Jansénius, évêque d'Yperen,

à l'établissement de la réforme d'un monastère de Bénédictins¹⁾

(traduit du latin en français par Robert Arnauld d'Andilly).

Il n'y a rien dans le monde que concupiscence
de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil
de la vie. *(I Jean, II, 16.)*

Avant-propos.

C'est un ordre de la nature et de la providence divine, que tout ce qui est sujet à leurs lois, et renfermé dans leurs bornes, retourne à son origine par un mouvement perpétuel. De là vient que tout ce qui naît de la terre, se va rejoindre à la terre d'où il a été tiré; que tous les fleuves rentrent dans la mer d'où ils sont sortis, et que tout ce qui est composé des éléments se résout en ces mêmes éléments. Et cet ordre est établi par une loi si immuable et si universelle, que l'on en voit même quelques marques et quelques traits en la corruption des choses dans lesquelles elles perdent leurs premières qualités, et sortent de leur état naturel.

¹⁾ Si je suis bien renseigné, il n'existe qu'un seul exemplaire de cet important discours (Louvain 1675), qui a fait une si vive impression sur l'âme de Pascal, et cet exemplaire se trouve à la bibliothèque du séminaire ancien-catholique d'Amersfoort. C'est grâce à l'extrême bienveillance de M. le Président que cette Revue a l'honneur de le rééditer. Qu'il reçoive les sincères remerciements de tous les lecteurs et de tous les défenseurs de la cause ancienne-catholique.

E. MICHAUD.

Car c'est de là que vient ce grand poids qui entraîne toutes les créatures à la destruction de leur être, et qui les ferait tomber dans l'abîme du néant, si elles n'étaient soutenues de la parole qui soutient tout l'Univers. Et cette inclination générale est comme un trait marqué de la main de la nature qui fait voir à tous ceux qui ont les yeux assez bons pour la reconnaître, quelle est l'origine de toutes les choses créées.

C'est ce qui a fait que les Anges et le premier homme ne sont pas demeurés dans le comble de la gloire où Dieu les avait mis au commencement; mais s'étant trouvés comme dans un pays étranger, ils ont quitté Dieu et sont tombés en bas ainsi que dans leur patrie naturelle, et fussent passés jusqu'au néant si Dieu ne les eût soutenus dans leur chute par une bonté toute-puissante.

Après cela devons-nous nous étonner qu'il n'y ait point de République si sage dans sa police, ni si affermie dans sa puissance, dont la vigueur ne se relâche par la révolution des siècles; ni d'ordre religieux dont la règle soit établie avec tant de pureté, gardée avec tant de soin, et confirmée par une observance si étroite, que les esprits venant à se refroidir, l'austérité qui lui est si salutaire ne commence à se relâcher; et qu'ensuite la corruption s'augmentant toujours peu à peu, à mesure que les mauvaises coutumes croissent, il ne tombe dans le premier désordre du commun des hommes? De sorte qu'ainsi que les arbres que l'on plie avec grand effort, se remettent avec d'autant plus de violence dans leur état naturel, aussitôt que la main qui les tenait les laisse aller; de même en un sens contraire, depuis que la nature humaine a été corrompue, et comme courbée par le péché, elle ne peut plus être redressée que par une force extrême; et aussitôt qu'on la laisse à elle-même, et qu'on l'abandonne, elle se précipite par son propre poids dans le vice de son origine. Mais on ne doit pas admirer que cette loi soit gravée si profondément dans toutes les parties de la nature, puisqu'on en voit reluire les traces si claires dans l'ordre selon lequel le Créateur gouverne les créatures qui se sont éloignées de lui, et qui sont tombées dans la désobéissance.

Car y a-t-il rien de plus magnifique et de plus illustre en tous ses ouvrages que d'avoir tellement opposé sa grâce au péché de l'homme qu'il avait créé à son image, qu'au lieu que

le péché le portait vers le néant dont il avait été tiré, sa grâce l'a fait revenir à l'Auteur de son être, et à la source de tous ses biens ?

Ainsi Dieu a mieux aimé refaire le vase qui était tombé de ses mains, et lui rendre la première figure qu'il lui avait donnée, que de le jeter après qu'il a été rompu ; ou de briser les pièces qui en étaient restées, et en faire un autre tout de nouveau.

Cette conduite de la Sagesse éternelle a, dans les siècles passés aussi bien que dans le nôtre, servi de guide aux grands hommes du Christianisme, et leur a fait juger qu'ils travailleraient plus utilement s'ils remettaient le plus ancien et le plus célèbre Institut de Religieux dans la splendeur qu'il a eu lors de son origine et de sa naissance, et retraçaient sur la face de cet ordre, qui était si défiguré, sa beauté première et naturelle, que s'ils y ajoutaient de nouveaux traits et des couleurs étrangères.

Et certes, lorsque l'antiquité se trouve établie par une sagesse toute divine ; qu'elle a été éprouvée par un long usage de plusieurs siècles ; et qu'elle a acquise l'approbation publique par les bons effets qu'elle a produits, elle doit être préférée à toute sorte de nouveauté. Et je ne puis assez m'étonner que quelques-uns aient tant d'amour pour eux-mêmes, ou tant de mépris pour les autres, ou tant de vaines appréhensions pour l'avenir, qu'ils aiment mieux être seuls à blâmer des entreprises si saintes, que de joindre leurs applaudissements aux louanges qu'elles reçoivent des personnes qui les favorisent.

Mais puisque la Justice a trouvé autrefois des accusateurs, et que l'on a voulu faire croire que c'était une perfection de la nature que d'être chauve, la piété peut bien trouver des censeurs ; et je m'efforcerais de leur inspirer l'estime qu'ils doivent avoir d'un dessein si pur et si glorieux, en le louant tant qu'il le mérite, si je ne craignais, comme St-Augustin a dit (*De moribus Eccles. Cap. 31*) en une pareille rencontre, que si j'employais les lumières du discours et les ornements d'un Panégyrique, je donnerais lieu de croire que le sujet aurait eu besoin de cet éclat emprunté et qu'il n'aurait pas eu assez de sa seule beauté naturelle pour plaire à des juges équitables.

Mais afin de contribuer ce que je puis pour vous aider un peu dans vos principaux exercices, par lesquels vous tendez

vers le Ciel, j'ai résolu de vous dire quelque chose, autant que ma faiblesse me le peut permettre, non de l'excellence ni de la réformation de la discipline monastique, mais de la corruption et du renouvellement de l'esprit humain, qui est tout le fruit de la discipline régulière; et d'expliquer en détail de quelle manière il est tombé dans la corruption, et quelle est la vraie voie, et la voie la plus courte, par laquelle il peut retourner à son principe, et recouvrer la perfection et la pureté de son origine. En quoi je tâcherai, autant que Dieu m'en fera la grâce, de marcher sur les pas, et d'employer même les paroles de celui qui a pénétré davantage dans les replis les plus cachés du cœur de l'homme, et dans les mouvements les plus secrets et les plus imperceptibles des passions; je veux dire de St-Augustin; afin que sous l'autorité d'un si grand Docteur, dont je recueillerai les pensées, qui sont répandues en divers endroits de ses œuvres, je ne craigne point d'avancer rien témérairement, ni vous de recevoir avec trop de déférence, et si vous voulez passer plus avant, de suivre avec trop d'ardeur des règles si pures et si chrétiennes.

Discours.

Lorsqu'il a plu à Dieu, dont la bonté est aussi infinie que la grandeur, de tirer de la source inépuisable de ses grâces et de sa puissance une créature qui bien que terrestre, fut néanmoins digne du ciel, tandis qu'elle demeurait unie à son Créateur, il lui donna une âme immortelle qu'il mit dans un corps, qui pouvait, s'il eût voulu, ne point mourir.

Il donna à cette âme la lumière de l'intelligence et la liberté de la volonté; et à l'être de la nature il ajouta le don de sa grâce, par lequel il contemplait de l'œil très pur et très clair de son esprit la vérité immuable, et était uni et attaché à son Auteur d'une affection toute sainte, d'un amour tout divin.

Y avait-il rien alors parmi les créatures de plus grand que lui, puisqu'étant joint au premier principe de toutes choses, il s'élevait dans l'éternité de cette lumière incompréhensible? Et y avait-il une connaissance plus parfaite de la lumière de cette éternité bienheureuse?

Cette union et cette intelligence produisaient une joie et un plaisir ineffable dans son esprit par la possession d'un si grand bien, et la vigueur de l'immortalité dans son corps:

et ces deux grâces suprêmes conservaient une profonde paix dans les deux parties dont il était composé, et donnaient le moyen à son esprit de suivre Dieu sans aucune résistance, et à son corps de suivre son esprit sans aucune peine. Il ne lui manquait rien de tout ce qu'il pouvait désirer et posséder légitimement; et il n'y avait rien qui pût troubler sa félicité intérieure et extérieure.

Mais il n'était pas encore affermi dans cet état par cette dernière fermeté qui lui eût fait aimer cette Sagesse divine jusqu'à s'oublier soi-même, et jusqu'à oublier encore sa propre grandeur, en la comparant avec cette Grandeur infinie. De sorte qu'ayant commencé à s'apercevoir de son bonheur et à reconnaître quel il était, il fut ébloui et charmé de sa beauté, il commença à se regarder avec plaisir; et par ce regard qui le rendit comme l'objet de ses propres yeux, et détourna sa vue de Dieu, pour la tourner toute sur soi-même, il tomba dans la désobéissance. Car il ne fit pas, comme il devait, remonter le ruisseau qui lui paraissait si agréable, vers la source d'où il était sorti; mais il se détacha de son Auteur; il voulut n'être plus qu'à soi, et se gouverner par sa propre autorité, au lieu de recevoir la loi de Celui qui la lui devait donner. Il se perdit de cette sorte, en voulant s'élever contre l'ordre de la nature et de la raison; n'y ayant point d'élévation plus extravagant et plus injuste que de quitter le principe auquel on doit demeurer inséparablement attaché, pour se rendre comme le principe de soi-même, la règle de sa vie, l'origine de ses connaissances, et la source de sa félicité.

Et qu'est-ce que l'orgueil, sinon le désir de cette injuste grandeur? Et d'où vient ce désir, sinon de l'amour que l'homme se porte? Et à quoi se termine cet amour, sinon à quitter ce bien souverain et immuable, que l'on doit aimer plus que soi-même?

Ainsi l'orgueil ayant corrompu la volonté de l'homme, comme si par cette enflure ses yeux se fussent fermés et obscurcis, les ténèbres se formèrent en même temps dans son esprit; et il devint aveugle jusqu'à tel point, que l'un des deux crût que le serpent lui disait la vérité, et l'autre que se rendant compagnon dans le crime de celle qui était sa compagne dans sa vie et dans son bonheur, sa désobéissance au commandement de Dieu ne serait qu'une faute pardonnable.

Enfin, après qu'il eut perdu les plaisirs de cette félicité spirituelle, il en rechercha de charnels et de grossiers dans les choses les plus basses. Ève, dit l'Écriture (*Gen. Ch. 3*), prit du fruit de l'arbre et en mangea, et en donna à son mari, lequel en mangea aussi.

L'homme perdit de cette manière la possession de cette éternité si haute et si élevée ; de cette vérité et de cette sagesse si immuable, et de ces délices de l'esprit si pures et si excellentes : et ayant voulu se rendre le principe de sa grandeur, de sa connaissance et de sa félicité, il devint superbe, curieux et sensuel, et engagea toute sa postérité dans ses dérèglements et dans ses vices. Car s'étant vu abandonné à lui-même aussitôt qu'il eut l'expérience du bien et du mal, il sentit sa pauvreté ; et ce sentiment le porta à vouloir imiter, mais par une imitation dérégulée et pleine d'aveuglement, la grandeur, la science et la béatitude divine qu'il avait goûtées, et auxquelles il avait été uni par cet état admirable de gloire, de lumière et de bonheur.

Il devint esclave de ces trois passions désordonnées qui lui inspirent sans cesse un désir ardent de réparer la perte qu'il a faite, et de recouvrer la félicité qu'il a méprisée ; cherchant ainsi la consolation de son malheur dans l'ombre de ces grands biens dont il avait une véritable et une parfaite jouissance.

Ce sont là les derniers efforts de l'homme blessé d'une plaie mortelle. Ce sont les derniers mouvements d'un corps qui n'a plus qu'un peu de vie, par lesquels il témoigne qu'il n'est pas encore tout à fait mort. Et enfin, ce sont là les trois sources de tous les vices et de toute la corruption de l'homme, selon la doctrine constante et perpétuelle de St-Augustin (*De vera Rel. Cap. 38. — Confess. L. 3, Cap. 8* et ailleurs).

Et certes, il n'y a point d'espèce de tentation dont le diable se sert pour fouler aux pieds ceux qui sont debout, qui ne soit comprise dans l'étendue de l'orgueil, de la curiosité ou des plaisirs sensuels. Car depuis qu'il a éprouvé la force de ces armes par l'extrême facilité avec laquelle il remporta la victoire sur le premier homme, il les a comme dédiées et consacrées à la perte et à la ruine de tous les hommes.

Par ces paroles : « du jour que vous mangerez de ce fruit » (*Gen. Cap. 3*), il a imprimé jusque dans les moelles et dans tous les organes de la chair, le sentiment et le désir des voluptés les plus basses. Par les paroles suivantes : « vos yeux seront

ouverts, et vous connaîtrez le bien et le mal», il leur a inspiré une curiosité toujours inquiète; et par ces dernières: «vous serez comme des Dieux», il a versé dans leurs cœurs le venin si pénétrant et si caché de l'orgueil.

Et c'est pour cela que notre Roi, étant venu pour guérir l'homme de ces trois blessures (*Matth. Cap. 4*), a été attaqué en ces trois manières, et a rompu la pointe de ces trois flèches par le bouclier de sa vérité; afin que ses imitateurs ne craignissent plus les armes par lesquelles ils avaient été vaincus.

Le diable le tenta par la volupté de la chair, lorsqu'il lui demanda qu'il changeât les pierres en pain; par la curiosité de savoir et de connaître, lorsqu'il le voulut porter à tenter Dieu, et à éprouver si les Anges le soutiendraient; et enfin par l'orgueil, lorsqu'il lui promit tous les Royaumes du monde; ayant gardé pour faire tomber le Créateur le même ordre dont il s'était servi pour faire tomber la créature. Le diable employa toutes ces machines, et épuisa tout son arsenal dans ces trois attaques; et c'est pourquoi l'Évangéliste dit: «toute la tentation étant finie, le diable se retira de lui» (*Luc. Cap. 4, V, 13*).

Ce sont ces trois passions que l'Apôtre St-Jean a marquées divinement et en peu de paroles, lorsqu'il a dit (*Jean II, V, 16*): «Il n'y a rien dans le monde que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.» Et quiconque les examinera avec soin, reconnaîtra que toute l'impureté qui corrompt le corps et l'esprit de l'homme, et tous les crimes qui troublent la société humaine découlent de ces trois sources; et que ces ruisseaux se séchent, lorsque ces sources sont arrêtées.

Car qu'y a-t-il autre chose dans tout l'homme, que le corps et l'âme? Et qu'y a-t-il dans l'âme, que l'esprit et la volonté? Or la volonté a reçu l'impression de l'orgueil, l'esprit celle de la curiosité, et le corps celle des désirs de la chair.

Je sais bien qu'il y en a qui croient que l'Apôtre a voulu marquer la passion des richesses par la concupiscence des yeux, et d'autres qui sont en peine de savoir sous laquelle de ces trois espèces on la doit mettre; mais l'avarice n'est jamais la première passion, le bien n'étant désiré que pour satisfaire à l'une de ces concupiscences, ou à deux ou à toutes les trois ensemble; et servant de ministre et non de chef aux mouvements vicieux, soit de l'esprit, soit du corps.

Et c'est pour cela que toutes les personnes vertueuses qui travaillent à purifier leur âme et à renouveler leur esprit, selon l'image de celui qui l'a créé, doivent s'étudier à reconnaître la nature et les effets de ces passions, et s'instruire avec soin de l'ordre et des règles qui sont établies pour les guérir, afin qu'elles puissent recouvrer la pureté qu'elles ont perdue.

Première partie.

Des voluptés de la chair.

La concupiscence de la chair est le premier ennemi que l'on trouve à combattre lorsque l'on entre dans la voie de cette réformation spirituelle; et c'est aussi la première passion que tous ceux qui désirent d'être vertueux tâchent de régler et de dompter par le frein de la tempérance, étant la plus sensible à ceux qui s'efforcent de passer des ténèbres dans la lumière, et la plus aisée à vaincre à ceux qui sont faibles.

Elle est appelée la concupiscence ou le désir de la chair, parce que le plaisir vers lequel elle se porte avec violence se ressent dans la chair, et entre par les cinq sens, comme par autant de portes.

Car l'esprit de l'homme ayant malheureusement perdu le sentiment des délices intérieures se répand dans les extérieures, s'efforçant de retenir, au moins par les sens corporels qui sont les plus basses et les plus grossières de ses puissances, ce plaisir céleste qui l'abandonne, ou d'en récompenser la perte par d'autres plaisirs.

C'est là que la volupté règne comme dans son empire; et tous ceux qui vivent selon la chair combattent sous ses enseignes, comme ceux qui vivent selon l'esprit lui résistent pour la dompter et pour la vaincre.

Mais encore que l'amour de la tempérance nous empêche de nous abandonner à ces plaisirs, néanmoins l'âme combat elle-même ces saintes intentions par les mouvements déréglés qui l'agitent et qui la troublent; et un certain désir de volupté la pousse, quoiqu'avec répugnance et contre sa volonté même, à la jouissance des choses où l'ardeur de son inclination la porte. Ce mouvement si violent n'est rien qu'une passion générale et un désir déréglé de ressentir en quelque manière que ce soit, les plaisirs qu'il n'est pas permis d'aimer; et cette passion de

la volupté, par quelque porte de nos sens qu'elle s'efforce d'entrer dans notre âme, est entièrement contraire à l'amour de la sagesse et ennemie des vertus.

L'unique règle que l'on doit suivre pour la pouvoir vaincre, est cette règle si abrégée de la vie chrétienne, laquelle St-Augustin a marquée en plusieurs endroits de ses écrits, et établie sur des fondements inébranlables, bien que quelques-uns ne l'aient pu entendre, ou qu'ils l'aient même improuvée : Qu'encore que l'on puisse faire beaucoup de choses comme en passant par la volupté, on ne doit rien faire néanmoins pour la volupté, par l'instinct de cette passion dérégulée que le péché a gravée dans nous.

C'est là l'épreuve de la vertu des Saints, et la carrière pénible de leurs exercices et de leurs combats : car lorsque les nécessités de la vie nous obligent à user de la volupté qui est jointe aux sens du corps, pour faire quelque chose de bon et d'utile, en passant par elles sans s'y arrêter, il arrive souvent que nous en abusons et que nous nous y attachons de telle sorte, que nous n'agissons plus que pour elle. Et au lieu qu'il faut user des sens corporels selon le besoin de la nature, et non selon la concupiscence, c'est-à-dire qu'il en faut user pour le discernement des choses que nous devons approuver ou improuver, prendre ou rejeter, désirer ou fuir comme salutaires ou pernicieuses pour la conservation de notre corps et de notre vie, ce plaisir dangereux se présente à nous et paraît d'abord comme un serviteur qui suit son maître, mais souvent il fait tant d'effort pour le devancer, qu'il nous porte à faire pour lui, ce que nous voulions faire pour la seule nécessité. Ce qui arrive principalement à cause que la nécessité n'a pas la même étendue que le plaisir, y ayant souvent assez pour le nécessaire lorsqu'il y a peu pour l'agréable. Et ainsi ce mouvement désordonné formant des nuages dans notre esprit, nous ne pouvons juger qu'incertainement, si c'est encore le besoin que nous avons de nos sens qui nous conduit, ou si c'est l'enchantement trompeur de la volupté qui nous emporte : et l'âme qui est charnelle se plaît dans cette incertitude, elle se réjouit de ce que les bornes qu'elle ne doit point passer ne paraissent pas, afin qu'elle satisfasse la passion du plaisir, sous l'apparence spécieuse de la seule nécessité. Et ainsi au lieu qu'usant de ses sens, elle ne devait sentir du plaisir que parce qu'elle était contrainte de

passer par la volupté, n'y ayant point d'autre passage; elle reconnaît à la fin que la concupiscence a rendu cette volupté l'objet et le but de son sentiment.

Le discernement de cette illusion n'est pas difficile dans l'absence des choses que nous désirons, lorsque nous en considérons la cause avec soin, et que nous examinons si c'est la nature qui nous demande ce qui lui est nécessaire, ou si c'est la volupté qui nous flatte. Mais dans la présence des choses qui plaisent à nos sens, on ne saurait assez exprimer combien la passion excite de nuages et de fumées dans notre esprit, et en nous obscurcissant les yeux, nous empêche de reconnaître si c'est la nécessité ou le plaisir qui nous fait agir.

De là naît ce doute qui arrive d'ordinaire aux âmes religieuses qui, se trouvant émues de dévotion et de piété lorsqu'elles entendent chanter un psaume, sont en peine en même temps de juger si c'est la piété qui aime le sens des paroles, ou si c'est la passion de l'ouïe qui en aime seulement le son: parce que selon la règle très vénérable de la vertu chrétienne, il n'est pas permis de repaître son esprit ni ses oreilles de la seule douceur et de la seule harmonie des sons et des voix.

De là vient encore ce combat qui arrive tous les jours entre la tempérance et la concupiscence, lorsque nous réparons les ruines de notre corps par la nourriture; étant inexprimable combien la concupiscence nous dresse d'embûches, et comme elle nous empêche de remarquer quelles sont les bornes de la nécessité de la vie, pour laquelle nous mangeons et nous buvons; comme elle les change; comme elle les couvre; comme elle les passe; et comme elle nous fait croire que ce qui nous suffit, ne suffit pas; nous laissant gagner par ses attraits et par ses amorces; et nous persuadant que nous mangeons encore pour notre santé, lorsque nous ne mangeons plus que pour produire des crudités et des indigestions dans notre estomac, ainsi que nous l'avouons après en nous repentant de notre faute.

Tant il est vrai que la concupiscence ne saurait découvrir ce point et ce terme qui borne l'étendue de la nécessité et du besoin, et que l'expérience confirme cette parole d'un ancien: Que d'ordinaire le repentir suit la volupté. De sorte qu'autant qu'il est aisé de dire que nous pouvons faire plusieurs choses avec plaisir, mais comme en passant; autant il est difficile d'être tellement sur ses gardes dans toutes ses actions, que

l'on ne fasse rien par le seul mouvement du plaisir, et pour le plaisir. Et cette difficulté est principalement sensible à ceux qui ont déclaré la guerre à tous les plaisirs, et qui n'ayant pas la liberté de les retrancher d'un seul coup, à cause des nécessités corporelles qui les y engagent, travaillent à les réduire dans la modération et dans les règles de la tempérance.

Car où trouvera-t-on un homme qui, étant comme Job dans l'abondance de toutes sortes de biens, et qui devenant très pauvre en un moment de très riche qu'il était, demeure aussi ferme que lui, aussi immobile, aussi attaché à Dieu; et qui montre par ses actions qu'il n'était pas possédé des richesses, mais que c'étaient les richesses qui étaient possédées de lui, et lui de Dieu?

Certes, si les hommes avaient cette vertu dans le Christianisme où nous sommes, on ne se mettrait pas fort en peine de nous défendre la possession des biens pour pouvoir devenir parfaits; étant beaucoup plus admirable de n'y être point attaché, quoiqu'on les possède, que de ne les point posséder du tout. Et quiconque résoudra d'employer tous ses efforts pour s'élever au sommet de la perfection, laquelle consiste dans le retranchement de ses plaisirs, selon la règle immuable de la vérité, et travaillera ou à se priver tout à fait des voluptés des sens, comme des sons, des couleurs, des senteurs, des mets délicats et des autres attraites de la chair, ou à les modérer par la tempérance, sera forcé de confesser que cette maxime est très véritable. Il éprouvera qu'il est de toutes les délices des sens ce qu'il est des richesses; et sa propre conscience l'obligera d'avouer, qu'il est plus aisé de ne point user de tous ces plaisirs, bien que légitimes, que d'en user sans commettre beaucoup de fautes.

Seconde partie.

De la curiosité.

Voilà la règle que l'on doit suivre pour savoir ce que l'on doit refuser ou accorder à cette première passion, qui est la plus honteuse de toutes, et que l'Apôtre appelle la concupiscence de la chair. Mais celui à qui Dieu aura fait la grâce de la vaincre, sera attaqué par une autre, d'autant plus trompeuse qu'elle paraît plus honnête.

C'est cette curiosité toujours inquiète qui a été appelée de ce nom à cause du vain désir qu'elle a de savoir, et que l'on a palliée du nom de science.

Elle a mis le siège de son empire dans l'esprit, et c'est là qu'ayant ramassé un grand nombre de différentes images, elle le trouble par mille sortes d'illusions, et ne se contente pas d'agir sur lui, mais se produit encore au dehors par tous les organes des sens.

Car le péché a imprimé dans l'âme une passion volage, indiscreète et curieuse, qui souvent l'engage même dans les périls, et la porte à se servir des sens, non plus pour prendre plaisir dans la chair comme auparavant, mais pour faire des épreuves, et acquérir des connaissances par la chair. Et autant qu'elle consiste en un désir de connaître, et que la vue est le premier de tous les sens, pour ce qui regarde la connaissance, le Saint-Esprit l'a appelée la concupiscence des yeux.

Que si vous voulez connaître quelle différence il y a entre les mouvements de la volupté, et ceux de cette passion, vous n'avez qu'à remarquer que la volupté charnelle n'a pour but que les choses agréables; au lieu que la curiosité se porte vers celles mêmes qui ne le sont pas; se plaisant à tenter, à éprouver, à connaître tout ce qu'elle ignore.

Le monde est d'autant plus corrompu par cette maladie de l'âme, qu'elle se glisse sous le voile de la santé, c'est-à-dire de la science.

C'est de ce principe que vient le désir de se repaître les yeux par la vue de tant de choses vaines. De là sont venus le cirque et l'amphithéâtre. De là est venue la recherche des secrets de la nature qui ne nous regardent point, qu'il est inutile de connaître, et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement. De là est venue cette exécration de curiosité de l'art magique. De là viennent ces mouvements de tenter Dieu dans la Religion Chrétienne, lesquels le diable inspire aux hommes, portant même les personnes saintes à demander à Dieu des miracles, par le seul désir d'en voir, et non pour l'utilité qui en doit naître. St-Augustin a été combattu en plusieurs manières de ces sortes de tentations, et notre Roi même en a été attaqué.

Mais qui pourrait exprimer en combien de choses, quoique basses et méprisables, notre curiosité est continuellement tentée, et combien nous manquons souvent, lorsque nos oreilles ou nos

yeux sont surpris et frappés de la nouveauté de quelque objet, comme d'un lièvre qui court, d'une araignée qui prend des mouches dans ses toiles, et de plusieurs autres rencontres semblables, combien notre esprit en est touché et emporté avec violence ?

Je sais que ces choses sont petites ; mais il s'y passe, ce qui se passe dans les grandes : la curiosité avec laquelle on regarde une mouche, est celle avec laquelle on considère un éléphant, étant un effet et un symptôme de la même maladie.

Mais cette passion se glisse encore jusque dans les choses sacrées, et se couvre du voile de la Religion.

C'est elle qui nous porte à inventer avec tant de soin, ou à contempler avec tant d'ardeur, toutes ces nouveautés dans la structure des Eglises, dans la pompe des cérémonies, et dans toutes ces autres choses extraordinaires et affectées qui font assez voir qu'elles naissent de cette maladie, quoique couvertes d'un prétexte de piété, puisqu'elles sont plus rares et plus surprenantes.

Et cette envie que nous avons d'entendre ou de dire des nouvelles, ne témoigne-t-elle pas assez clairement par l'inquiétude dont elle trouble la tranquillité de notre esprit, de quelle source elle tire son origine ? Car pourquoi nous autres, qui sommes particuliers et qui ne sommes point mêlés dans le gouvernement de l'état, nous mettrons-nous en peine de savoir ce qui se fait en Asie, quelles entreprises forme la France ; et quelle princesse le roi de Pologne veut épouser ? Et enfin quel besoin avons-nous d'être informés de tout ce qui se passe au dedans ou au dehors de notre pays, sur la terre ou sur la mer ? Que si l'exercice d'un ministère public demande que l'on soit instruit de toutes les nouvelles qui arrivent, ce n'est pas alors un vain désir de savoir, mais une juste obligation de faire sa charge.

Car en tout ceci la règle de vie Chrétienne est de ne pas changer en une mauvaise et superflue curiosité le soin d'apprendre et de connaître ce que l'on ignore ; mais de s'en servir pour la nécessité que l'on a d'approuver ou d'improver les choses ; afin d'être instruit de ce que nous devons rechercher ou fuir pour vivre Chrétieusement, et nous acquitter de notre devoir.

Que si cette passion inquiète nous fait passer ces bornes, qui sont celles de la sagesse et de la modération de l'esprit, doit-on trouver étrange si, lorsque nous sommes revenus à nous-mêmes, et que nous nous élevons pour contempler cette beauté incomparable de la Vérité éternelle où réside la connaissance certaine et salutaire de toutes les choses, cette multitude d'images et de fantômes, dont la vanité a rempli notre esprit et notre cœur, nous attaque et nous parle en bas, et semble nous dire : où allez-vous étant couverts de taches et si indignes de vous approcher de Dieu ? où allez-vous ? Et ainsi nous sommes punis justement dans la solitude des péchés que nous avons commis dans le commencement du monde.

Troisième partie.

De l'orgueil.

Notre esprit étant purifié en surmontant ces deux passions, sa propre victoire en fera naître une troisième, que l'Apôtre nomme l'orgueil de la vie, et qui est plus trompeuse et plus redoutable qu'aucune des autres ; parce que, lorsque l'homme se réjouit d'avoir surmonté ces deux passions ou même cette dernière, elle s'élève de la joie qu'elle a de cette victoire, et lui dit : pourquoi triomphes-tu ? je vis encore ; et je vis encore parce que tu triomphes. Ce qui vient de ce que l'homme se plaît à triompher d'elle avant le temps ; comme s'il l'avait déjà tout à fait vaincue ; au lieu qu'il n'y a que la seule lumière du midi de l'Eternité qui puisse dissiper ses dernières ombres.

Il n'est pas croyable combien les âmes vertueuses offrent de larmes, de gémissements et de prières à Dieu, et combien elles implorent l'assistance de sa grâce et le soutien de sa main puissante, pour pouvoir dompter et comme fouler aux pieds cette bête furieuse. Car cette parole de St-Augustin (*Enarr. in Ps. 7*, et *Expos. I in Ps. 18*) est très véritable : que le vice qui le premier a vaincu l'âme, est le dernier dont elle demeure victorieuse, et, que le désordre dans lequel elle est tombée, lorsqu'elle s'est éloignée de Dieu, est le dernier qu'elle quitte lorsqu'elle retourne à lui. La raison en est, qu'il y a un désir d'indépendance gravé dans le fonds de l'âme, et caché dans les replis les plus cachés de la volonté, par lequel elle se plaît à n'être qu'à soi, et à n'être point soumise à un autre, non pas

même à Dieu. Si nous n'avions point cette inclination, nous n'aurions point de difficulté à accomplir ses commandements; et l'homme eût rejeté sans peine ce désir d'indépendance lorsqu'il le conçut la première fois; étant visible qu'il n'a désiré autre chose dans son péché, si non de n'être plus dominé de personne; puisque la seule défense de Dieu qui avait la domination sur lui, devait l'empêcher de commettre le crime qu'il a commis.

Que s'il eût bien considéré cette défense, il n'aurait considéré que la volonté de Dieu; il n'aurait aimé que la volonté de Dieu, et l'aurait préférée à celle de l'homme.

Mais l'esprit humain s'éloignant de cette sagesse, de cette vérité et de cette volonté immuable, à l'empire et à la conduite de laquelle il est naturellement soumis, a voulu ne dépendre plus que de soi, et ne reconnaître plus cette volonté souveraine et éternelle, pour la règle de la sienne, mais régner par soi-même sur soi-même, et se gouverner par sa propre autorité; au lieu de demeurer soumis à celle de Dieu. Ce qui certes était le comble de l'orgueil et de l'insolence.

Et c'est pourquoi il était impossible, qu'ayant voulu élever sa volonté propre au-dessus de la volonté et de la puissance d'un supérieur aussi grand qu'était le sien, cette volonté propre, venant comme à tomber sur lui, ne l'accablât sous le poids de sa chute et sous la pesanteur de ses ruines.

Et de là il est arrivé, par une juste punition d'une telle désobéissance, que l'homme a maintenant de la peine à se soumettre à la volonté divine, c'est-à-dire à obéir à la justice. Et on ne saurait se convertir à la justice, si ce défaut n'est surmonté par l'assistance de la grâce; ni jouir de la paix que la justice apporte avec elle, si l'on n'est guéri de ce défaut par l'opération de la même grâce. Ainsi à mesure que notre volonté propre diminue par le progrès que l'on fait dans la vertu, on désire de dépendre plutôt d'un autre que d'être maître de soi-même, et d'être plutôt gouverné par la vérité et par la volonté de Dieu que par sa propre puissance. Car nul Saint, d'autant plus qu'il a de sainteté en cette vie, ne se réjouit de cette propre puissance; mais seulement de celle de Dieu, qui lui donne le pouvoir de faire tout le bien, jusqu'à ce qu'il arrive à cette santé dont l'âme jouira dans la vie future, où personne n'aimera plus sa propre puissance ni sa propre volonté, mais

où la puissance immuable de la vérité et de la sagesse, c'est-à-dire Dieu même, sera tout en tous.

Ainsi cette plaie peut bien se fermer et se guérir en partie avant ce temps, mais elle ne peut être guérie tout à fait que par un miracle extraordinaire de Celui qui comme Dieu et comme Sauveur du monde a eu une humilité aussi infinie que sa puissance. Tant ce dard dont le diable perça le cœur de notre premier père, lorsqu'il lui dit (*Gen. C. III*): «Vous serez comme des Dieux» a pénétré dans le nôtre, et a laissé sa pointe et son fer dans le fonds de nos moelles et de nos entrailles.

C'est une qualité propre à Dieu et incommunicable à tout autre qu'à lui seul, d'être maître de soi-même, de n'avoir d'autre règle que sa volonté, et de se gouverner par les seules lois de son pouvoir absolu et souverain; et il est aussi juste comme il est nécessaire, que celui qui n'est dominé de personne, domine par sa toute-puissance sur toutes les créatures.

Mais cette première plaie du péché qui a blessé le premier homme et l'a rendu comme un esclave fugitif de devant la face de son maître, lui a imprimé dans toutes ses affections une ardente passion d'imiter cette souveraineté de Dieu et cette éminence de son être, et d'en tracer une image ténébreuse dans ses crimes et dans ses désordres, soit qu'il pèche étant seul, soit qu'il pèche étant avec d'autres.

Et ainsi l'on voit dans la vie de tous les hommes, quel était le dessein du premier homme, lorsqu'il se retira de l'obéissance qu'il devait à Dieu, les actions des enfants portant toutes les marques de la faute de leur père.

Et comme les Romains, qui ont été une branche de cette souche, voulaient délivrer leur patrie, c'est-à-dire se délivrer eux-mêmes, de la domination de leurs premiers rois; et ensuite se rendre maîtres des autres peuples, n'estimant rien si honteux que d'obéir, ni rien si glorieux que de commander: de même tous les hommes en général, ayant secoué le joug de cette vérité et de cette volonté toute-puissante, se plaisent d'abord à être maîtres d'eux-mêmes; et chacun d'eux désire ensuite, s'il est possible, d'être seul maître de tous les autres.

Ainsi l'homme, violant toutes les règles de la raison et de la nature, veut imiter la toute-puissance de Dieu; et «au lieu qu'il n'y a que Dieu seul qui doit dominer sur toutes les âmes, et dont la domination est utile et salutaire, l'homme», dit ex-

cellemment St-Augustin (*Lib. 83. Q. Q., Qu. 79*), « veut tenir la place de Dieu, tant pour soi que pour les autres, autant qu'il lui est possible; et il aime mieux régner sur soi-même et sur autrui, que de laisser régner Dieu sur ses créatures ».

De là vient que la passion de l'orgueil, à laquelle toute la race des hommes a été abandonnée par une si juste punition, affecte l'unité qui est propre à Dieu, et nous porte à rechercher, ou de commander seuls à tous les autres, si tous le souffrent par humilité ou par contrainte: ou au moins, d'être plus élevés que tous les autres, si par un semblable orgueil, ils ne veulent pas souffrir notre empire: car nous ne pouvons endurer que Dieu seul domine sur nous, et sur tous les autres, mais nous voulons dominer sur les autres, au lieu de Dieu. Tant il est vrai ce que dit St-Augustin (*Fract. 48*): « que l'homme ne recherche rien avec plus de passion, que la puissance et l'autorité ».

Mais comme il n'y a point de plus grande puissance en l'homme que celle que les vertus véritables établissent dans l'esprit, ceux qui ont parfaitement appris par l'étude ou par l'expérience, combien il y a de degrés par lesquels on surmonte les vices, reconnaissent aisément que le vice de l'orgueil est le plus redoutable de tous, et quasi le seul redoutable aux âmes parfaites, leur étant d'autant plus dangereux qu'ils savent y avoir en eux plus de qualités capables de les porter à se plaire dans la vue d'eux-mêmes: car n'y ayant rien parmi les créatures de si excellent que l'âme raisonnable, c'est une suite comme naturelle, que l'âme qui est pure, plaise davantage à elle-même que toutes les autres créatures.

Or, il serait besoin d'un long discours, pour montrer combien il lui est périlleux, voire pernicieux, de se plaire à soi-même; et de tomber ainsi dans cette enflure de la vanité, qui la rend malade jusqu'à ce qu'elle jouisse dans le Ciel, de ce bien souverain et immuable, par la comparaison duquel elle se méprisera elle-même; par l'amour duquel elle ne s'aimera plus elle-même; et de l'esprit duquel elle sera tellement remplie, qu'elle le préférera à soi-même, non seulement par la raison humaine, mais par un amour divin et un amour éternel.

Ces sentiments entrent dans l'esprit de celui qui revient à soi, lorsqu'il se sent pressé de la faim, et qu'il dit dans son cœur: « il faut que je me lève, et que j'aille trouver mon père » (*Luc. 15*); ne trouvant rien qui lui soit si contraire dans ce

retour, et qui lui ferme davantage la porte de la maison de son père, que de s'enfler d'orgueil et de vanité par l'amour et l'estime de soi-même, et par la fausse opinion de grandeur, que l'âme s'attribue, lorsqu'elle ne jouit pas seulement de la santé.

De là vient que l'humilité est si honorée dans la cité de notre Dieu, et si recommandée à ses citoyens qui sont étrangers sur la terre; et qu'elle est encore si célèbre par l'exemple de son Roi, qui est le modèle de toute sorte de réformation. De là vient que tous les crimes des méchants et tous les péchés des bons, soit d'ignorance soit de connaissance, sont ou la peine ou le remède de l'orgueil.

Ce qui est vrai, c'est que le diable n'eût pas fait tomber l'homme dans cette faute si visible et si apparente, et dans cette action intérieure par laquelle il viola le commandement de Dieu, si l'orgueil ne l'eût point fait entrer auparavant dans l'estime de soi-même.

Ce fut ce mouvement qui lui fit trouver cette parole: «vous serez comme des Dieux», si douce et si agréable; étant très vrai selon l'Écriture, que l'orgueil précède la chute, et que l'âme s'élève avant qu'elle tombe. Or, cette chute et cette ruine, qui se fait au dedans par l'orgueil, précède celle qui se fait au dehors, lorsque l'homme ne s'aperçoit pas qu'il est déjà tombé par la première.

Ainsi Dieu lui avait défendu cette action extérieure, qui étant commise ne pouvait plus se couvrir d'aucune ombre de justice, comme l'orgueil a accoutumé de faire, — afin qu'il apprît par la confusion que lui donnerait son péché, combien il s'était trompé dans l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de soi-même. C'est pourquoi il est utile à ceux qui sont vains, de tomber dans quelque péché publique et visible; afin que la honte de ce péché leur fasse perdre cette bonne opinion d'eux-mêmes, qui les avait déjà fait tomber avant que leur chute fût manifeste.

Ainsi celui qui disait dans son abondance: «je ne serais jamais ébranlé» fut guéri par ce remède terrible qu'il reçut de la main de la miséricorde de Dieu. Et ayant éprouvé le mal que lui avait causé la présomption qu'il avait eue de sa propre force, et le bien que la grâce de Dieu lui avait apporté, il dit: «Seigneur, votre grâce et votre volonté étaient le soutien de ma force et de ma gloire. Vous avez détourné votre visage de moi,

et aussitôt je suis tombé dans le trouble.» Dieu avait retiré de lui, pour un peu de temps, ce qui lui donnait de l'amour-propre; afin qu'il sût que ces dons et ces faveurs venaient du Ciel, et non de lui-même; et qu'il apprit à n'avoir plus de vanité.

C'est ainsi que Dieu guérit cette enflure de l'orgueil, lorsqu'il exerce sa miséricorde vers une personne, et qu'il lui donne le moyen de se relever; afin que l'âme, qui avant sa chute n'avait pas voulu, comme elle devait, mettre toute sa confiance en la seule grâce de Dieu, revienne à lui, après cette épreuve de sa faiblesse; et s'attache à son service avec plus de constance et plus d'humilité.

C'est pour cela aussi que Dieu permet que ceux-mêmes qui tâchent de le servir humblement, n'ont pas toujours le pouvoir d'entreprendre, de faire ou d'accomplir une bonne œuvre; mais se trouvent tantôt dans la lumière, et tantôt dans les ténèbres; tantôt dans le plaisir, et tantôt dans le dégoût; tantôt dans l'ardeur, et tantôt dans le refroidissement; afin qu'ils sachent que la connaissance et la force qu'ils ont dans les actions vertueuses, n'est pas un effet de leur propre puissance; mais un don de la libéralité de Dieu; et que par cette vicissitude du trouble et du calme de leur esprit, ils se guérissent de la maladie de la vaine gloire.

C'est pour cela aussi que Dieu, qui est infiniment bon, ne donne pas quelquefois à ses Saints mêmes, ou une connaissance certaine, ou ce plaisir victorieux de tous les autres, et qui est nécessaire pour entreprendre une bonne œuvre; afin de leur faire connaître par cette épreuve, que la lumière et la douceur de l'influence, qui rend leur terre féconde en excellents fruits, vient du Ciel, et non pas d'eux-mêmes.

Et enfin c'est pour cela que quelquefois il diffère tant à guérir ses élus mêmes de quelques défauts, quoiqu'ils lui demandent leur guérison avec des gémissements, des cris et des larmes; et qu'il permet qu'ils tombent et se relèvent, durant le cours de plusieurs années, de peur que la trop grande facilité qu'ils auraient à bien vivre, ne les corrompe, et qu'ils ne deviennent malades d'un mal plus caché et plus dangereux que celui qui les afflige. Car en ces rencontres le dessein de Dieu n'est pas de les perdre, mais de les rendre humbles. Il veut empêcher que, se voyant dans une pleine tranquillité, ils

ne disent de leur cœur: «Toutes ces actions sont l'ouvrage de nos mains et de notre force, et non du Seigneur.»

Jugez par là, je vous supplie, combien ce mal est pernicieux, puisqu'il a besoin d'un remède si funeste; et qu'ainsi que les médecins chassent le poison par d'autre poison, de même le péché de l'orgueil ne se guérit que par d'autres péchés.

C'est pour cela encore que le même Dieu, dont la bonté est infinie, ne veut pas étouffer cet aiguillon de la chair, c'est-à-dire, ces désirs impurs et charnels, dans les hommes les plus saints et qui ont triomphé de toutes les voluptés; dans les Apôtres mêmes, et dans le plus élevé des Apôtres, quoiqu'il en ait prié trois diverses fois; mais le lui laisse jusqu'à la mort parce que, dans le misérable état où sont réduits les hommes durant cette vie, il y a un ennemi encore plus redoutable, qui est l'orgueil; et que lorsque l'on combat ces désirs de la chair, l'esprit reconnaît le péril qu'il court à toute heure; au lieu qu'il s'enflerait de vanité, s'il était en paix et en repos; y étant sujet par son extrême faiblesse, jusqu'à ce que la fragilité humaine soit guérie si parfaitement, qu'elle ne puisse plus craindre de se corrompre par l'intempérance de l'esprit, ni de s'enfler par l'élévation du cœur; ce qui ne peut être qu'en l'autre vie.

Cette conduite de Dieu a été figurée par un grand mystère dans le peuple juif, à qui Dieu laissa quelques peuples Cananéens qui lui firent longtemps la guerre, et qu'il ne dompta qu'avec beaucoup de temps et de peine. Ce qui nous montre que, lorsque Dieu exerce sa miséricorde, il modère dans les cœurs de ses enfants les excès d'une trop grande félicité; afin de faire tourner à leur profit les vices mêmes et les péchés; non seulement lorsqu'ils les surmontent, mais aussi lorsqu'ils les craignent, et qu'ils les commettent. De sorte qu'il les rend victorieux, pour signaler la puissance de sa grâce; et permet quelquefois qu'ils soient vaincus, pour réprimer leur orgueil; sachant qu'ils ne pourraient supporter saintement et avec modération la soudaine prospérité de leur victoire, ou qu'ils établiraient dans leur propre force l'assurance de la pouvoir acquérir.

Or, les épreuves de leur faiblesse les tirent de cette erreur; parce que, lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent avoir d'eux-mêmes ce qu'ils désirent d'avoir, et que par cette vaine confiance en leur propre vertu, ils perdent même ce qu'ils avaient, ils apprennent par là d'où ils tiennent tout ce qu'ils ont; et

cette reconnaissance les porte à ne se regarder plus, mais à regarder celui qui les tire des pièges et des embûches.

Car ce n'est pas sans un grand et profond secret de la sagesse divine, que la vie des justes même, est si pleine de tentations, est sujette à tant d'erreurs, est environnée de tant de pièges, est agitée de tant de périls, est assiégée de tant de peine, et est accablée de tant de péchés, dont nulle prudence humaine ne peut se garder, et que nulle industrie ni nulle force ne peut surmonter : ce qui a fait dire à l'Apôtre (*I. Pet. 4*) avec grande raison : « qu'à peine le Juste sera sauvé ». Et pourquoi le Juste même aura-t-il de la peine à se sauver ? Dieu a-t-il de la peine à sauver le Juste ? Ou Dieu nous envie-t-il la facilité de notre salut ? Nullement. Pourquoi donc souffre-t-il qu'il soit si facile de pécher, et si difficile de bien vivre, qu'outre tout ce que je viens de dire, les plus Justes mêmes ont besoin durant leur vie d'un continuel pardon des fautes qu'ils commettent continuellement ? Je sais bien qu'il n'y a non plus d'injustice que d'impuissance en Dieu ; mais je sais aussi que « Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles ». Dieu, quoique tout-puissant, ne veut pas nous délivrer de tant de maux, avec facilité ; afin de dompter notre présomption et notre audace. Ce n'est pas qu'il veuille nous ôter l'espérance de nous sauver : mais il veut nous montrer, combien la nature de l'homme a été justement condamnée à cause de son orgueil : il l'a laissée dans l'impuissance et dans la faiblesse ; afin que, les forces humaines lui manquant, elle soit contrainte d'avoir recours à lui, comme à son unique Libérateur ; qu'elle quitte cette confiance qu'elle a en soi-même, touchant la fuite des vices et la pratique des vertus, cette présomption qui lui est si naturelle, qui est si profondément enracinée dans toutes ses moelles et dans tous ses os ; et qu'elle soit forcée de reconnaître le besoin qu'elle a du secours de son Sauveur, et d'implorer l'assistance de sa grâce.

Dieu fait cela dans ses Elus, tant par ses faveurs que par ses punitions : il leur persuade cette vérité, tant par l'ignorance où il les laisse, que par la science qu'il leur donne : et il leur enseigne cette doctrine si salutaire, tant par les périls où ils se voient exposés, et par les difficultés qu'ils ont à vaincre, que par les fautes et les péchés où ils tombent. Et il agit ainsi (à ce que j'en puis juger par la lumière qu'il me donne) de

peur que, selon la parole de l'Écriture, ils ne sacrifient à leurs propres rets, pour se délivrer de tant d'ennemis; et qu'ils ne se flattent après leur délivrance, au lieu de rendre gloire à Dieu, qui est leur unique Libérateur.

Ainsi Dieu les étonnant au dehors par tant de difficultés; les châtiant par tant de chutes; et les éclairant au dedans par son esprit; ils reconnaissent qu'il leur accorde la victoire sur le péché, lorsqu'ils n'ont point d'orgueil; qu'il la leur retarde et la leur rend difficile, de peur qu'ils n'en aient, et qu'il la leur refuse, lorsqu'ils en ont, et à cause qu'ils en ont.

La frayeur que leur causent les périls qu'ils courent, leur sert pour marcher avec plus de prudence sous la conduite de sa grâce. Le trouble et l'abattement que leur laissent les difficultés qu'ils sentent dans le combat, leur sert pour retourner à la grâce avec plus d'ardeur, et la honte de se voir vaincus et terrassés par le péché, leur sert pour retourner à la grâce avec plus d'humilité et de reconnaissance. Et enfin, voyant que leur propre force pour fuir le mal, et pour acquérir le bien et le conserver, n'est que faiblesse, et que ce fondement de leur vaine confiance est ruiné de toutes parts; ils ne sont plus orgueilleux comme auparavant, et ils se guérissent peu à peu de cette maladie de l'âme; afin qu'au moins après toutes ces épreuves, « celui qui se glorifie, ne se glorifie qu'au Seigneur » (*I. Cor. I*).

Après cela, qui ne louera la grandeur de la sagesse divine? Qui n'abandonnera tous les moments de sa vie et de sa mort, tout le progrès et tout le retardement de la réformation de ses mœurs, à une bonté si soigneuse de notre salut, et si prodigue de ses faveurs; à un Dieu qui se présente, pour nous secourir, lorsque nous croyons qu'il nous ait entièrement abandonnés, et qui nous donne des remèdes d'autant plus souverains, qu'ils sont plus cachés et plus invisibles, lorsque nous désespérons de son assistance?

Ces détours et ces artifices dont Dieu se sert pour nous sauver, ne sont-ils pas merveilleux? Et n'est-ce pas ce que ressentait le Prophète, lorsque, troublé par ces sortes de combats, et comme lassé et ennuyé de ces exercices pénibles, il s'écrie tout d'un coup: « Mais, Seigneur, jusqu'à quand? » « Qu'est-ce qu'à dire: jusqu'à quand? » demande St-Augustin (*Serm. III. de verb. Apost. C. 7*). Et il introduit Dieu qui répond: « Jusqu'à ce que vous ayez éprouvé que c'est de moi seul que vous devez

attendre toute votre assistance; car si je vous la donnais plutôt, vous ne sentiriez pas le travail et la peine du combat; et si vous ne les sentiez pas, vous vous appuyeriez avec vanité sur vos propres forces; et cette vanité vous empêcherait de remporter la victoire. Il est écrit pourtant: Vous n'aurez pas encore achevé de m'invoquer, que je viendrai et vous dirai: Me voici prêt de vous secourir. Mais Dieu ne laisse pas de nous secourir; le retardement de son secours, est un secours; et suspendant son assistance, c'est en cela même qu'il nous assiste; puisque s'il accomplissait nos désirs précipités, nous ne pourrions recevoir de lui une santé si parfaite et si accomplie.»

Conclusion.

Que ces vérités vous servent de consolation dans vos travaux, généreux Athlètes de Jésus! Et si, dans cette guerre que vous avez déclarée à toutes les passions de l'âme (desquelles j'ai peut-être vous entretenu trop longtemps), vous sentez une division et une révolte dans votre esprit: si vous-mêmes résistez à vous-mêmes: et si cette résistance vous empêche de vaincre cet ennemi que vous avez à combattre, c'est-à-dire vous-mêmes: et de le dompter aussi absolument que vous le souhaiteriez; ne vous défiez pas pour cela de l'amour que Dieu vous porte. Que la douleur d'une blessure que vous aurez reçue dans ce combat, ne vous fasse pas quitter l'épée ni le bouclier: mais humiliez-vous devant Dieu; et croyez que cette conduite de sa Providence a été l'effet d'une insigne miséricorde qu'il exerce invisiblement sur vous, enfin de vous guérir d'un autre mal plus secret et plus dangereux, et dont sans une faveur tout extraordinaire, et qui est aussi rare qu'elle est éminente, on ne se garantit que par les chutes et par les péchés.

Guérissez-vous de l'orgueil, dit St-Augustin (*Fract. 35 in Joan. — Lib. 8. de Trin. C. 8.*), et vous ne pécherez plus; parce que nous avons d'autant plus d'amour de Dieu, que nous avons moins d'orgueil. Or l'amour de Dieu, qui est la charité, ne commet point de péchés, parce qu'il ne fait point de mal; et il efface ceux qu'on a commis, parce qu'il couvre la multitude des péchés.

Mais tenez pour une maxime constante, que vous ne serez jamais délivré de vos péchés, que lorsque non seulement vous

saurez par la foi, qui est commune à tous les Catholiques, ou par la doctrine qui est propre aux savants; mais que vous connaîtrez encore par expérience, et sentirez par de certains mouvements d'amour qui sortent du cœur, cette vérité si importante, que: c'est Dieu qui forme en nous et la volonté d'agir, et l'accomplissement de l'action; que nous ne pouvons rien penser de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, mais que tout notre pouvoir vient de Dieu; et que perdant ainsi toute la confiance que vous pourriez avoir en vos propres forces, vous n'espérez qu'en sa seule miséricorde; quoique vous ne laissiez pas d'agir de toute votre puissance et avec tous les efforts qui vous sont possibles.

Appuyez-vous sur le secours de celui dont vous avez éprouvé l'amour, par la vocation qu'il vous a donnée pour un Institut si excellent; et dans le dessein qu'il vous a inspiré d'établir si utilement une réforme intérieure et extérieure, courez avec allégresse pour emporter le prix de sa vocation éternelle.

Ne craignez point les langues de ceux qui traversent une entreprise si salutaire, plutôt par passion que par jugement. Cet établissement est si saint que, s'ils ont assez d'injustice pour le décrier en secret, ils n'auront pas assez de hardiesse pour le blâmer ouvertement; de peur que la voix publique qui est pour vous, ne s'élève contre eux et ne les condamne. Continuez seulement ce que vous avez si bien commencé. Vous vaincrez par votre persévérance ceux qui tâchent de vous vaincre par leurs oppositions et par leurs efforts. Ils ne résistent que tant qu'ils espèrent qu'on leur pourra céder, et lorsque votre immobile constance les aura vaincu, vous aurez pour panégyristes, et peut-être même pour imitateurs, ceux que vous avez maintenant pour envieux et pour adversaires.

Consolez-vous par cette espérance, et ayez soin d'entretenir et d'allumer toujours de plus en plus dans votre cœur ce feu céleste qui vous embrase. Par ce moyen, tous les vents et toutes les tempêtes que les médisances des hommes ou la malice des démons exciteront contre vous, serviront plutôt à enflammer votre zèle qu'à l'éteindre.

Ayez donc bon courage; fortifiez-vous en Notre-Seigneur; préparez-vous à combattre les puissances de l'air et vos propres passions; dépouillez le vieil homme et, en vous revêtissant du

nouveau, réformez-vous par le renouvellement de vos esprits et de vos cœurs : qui est le seul but et la fin véritable de toute réforme et de toute discipline.

Mais de peur que, selon la fragilité commune à tous les hommes, votre esprit ne se laisse abattre dans une entreprise si difficile, en se voyant privé de cette fausse consolation que donnent les plaisirs et les vanités du siècle, donnez à Dieu tout cet amour que vous avez retiré des choses du monde. Et puisque vous vous êtes consacrés à son service, rendez-le l'unique objet et l'unique centre de toutes vos affections. Vous ne sauriez étouffer le désir des voluptés temporelles si vous ne sentez un peu la douceur des éternelles. « Goûtez et voyez que le Seigneur est doux. » Si l'amour de Dieu brûle dans vos cœurs, et les remplit de cette douceur céleste, il consumera comme un feu toutes les peines et toutes les résistances que vous éprouverez en vous-mêmes ; et vous surmonterez avec plaisir toutes sortes de difficultés : car il n'y a rien de si dur, ni de si pénible que le feu de l'amour n'amollisse et ne surmonte. Lorsque l'âme en est embrasée, et que cette flamme divine la ravit en Dieu, elle passe par-dessus tous les obstacles, soit intérieurs soit extérieurs ; elle s'affranchit des liens et de la tyrannie du corps ; elle se détache de la chair et du sang ; et libre de toutes les passions terrestres, elle vole avec les ailes si pures, dont l'amour chaste et invincible se sert, pour s'élever jusque dans le sein de Dieu, jusque dans les bras de cet époux immortel des âmes saintes.

Les amants ne trouvent rien de pénible dans leurs peines ; et ne trouvent point de peines dans leur amour. Ou ils ne sentent point leurs travaux ; ou s'ils les sentent, ils les aiment. Animez-vous donc de zèle pour la grandeur de cette éternité qui brille là-haut, pour la certitude de cette vérité immuable, et pour le torrent de ces délices divines ; et vous n'aurez plus que du dégoût et du mépris pour cet élèvement funeste de la vaine gloire, pour ces désirs inquiets de la curiosité de savoir, et pour ces attrait impurs de la volupté.

Vous trouverez en abrégé dans l'amour divin, tout ce que ces passions cherchent et empruntent des créatures viles et périssables. Car elles ne cherchent que la grandeur, la connaissance et le plaisir ; et y a-t-il rien de si grand et de si sublime que cet amour par lequel l'âme, en dissipant les ténèbres des

choses créées, s'élève dans cette lumière si pure et si calme de l'éternité; et en se soumettant à Lui seul qui est le principe de la grandeur et de la gloire, regarde toutes les choses du monde avec mépris, les considère comme étant au-dessous d'elle, et les croit indignes de posséder ses affections? Y a-t-il rien de si intelligent et de si sage que cet amour par lequel on n'aime que la vérité et la sagesse éternelle? Et enfin, y a-t-il rien de si délicieux que cet amour, par lequel la source même de tous les plaisirs se répand tout entière dans notre cœur?

Ainsi vous arriverez enfin à un état si parfait que ni votre élévation ne sera plus sujette à l'abaissement, ni vos connaissances à l'erreur; ni vos délices aux déplaisirs. Ce que je supplie Celui dont l'être est l'Éternité, dont la science est la Vérité, et dont la joie est la Charité: le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de vous accorder par sa grâce. Ainsi soit-il!
